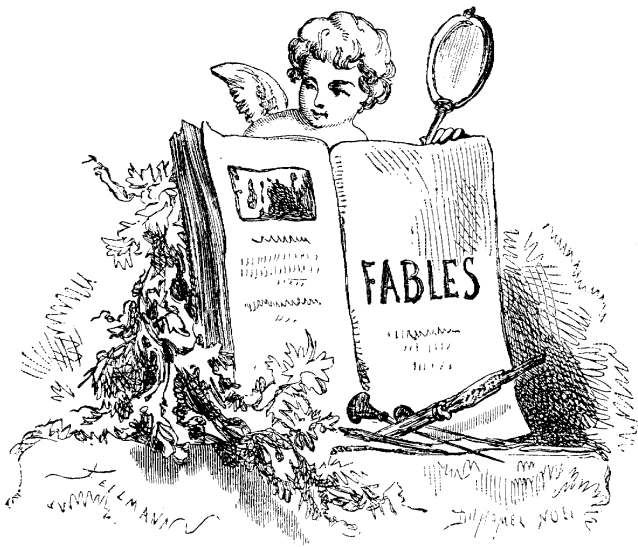


P.-M. CURTIL

Fables à mes enfants



BeQ

P.-M. Curtil

Fables à mes enfants

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1182 : version 1.0

Aussi, à la Bibliothèque :

Fables de La Fontaine
Anthologie de la fable au Québec

Fables à mes enfants

Édition de référence :
Paris, Imprimerie et Fonderie
de J. Pinard, 1831.

Préface

Dans l'âge tendre, à peine l'enfant commence-t-il à balbutier, qu'on observe les efforts qu'il fait pour aider son intelligence à discerner les objets qui l'entourent. À mesure que ses facultés physiques et morales se développent, son premier langage devient plus correct et plus intelligible. Je remarquai aussi qu'il prêtait aux faits exagérés une oreille plus attentive qu'aux faits simples et naturels. Alors, j'augurai que des contes pourraient amuser mes enfants et je ne fus pas trompé dans mon opinion, car, souvent ils me demandaient avec une sorte d'instance que je leur racontasse, disaient-ils, *des petits contes*. Aussitôt je m'empressai de satisfaire leur curiosité, et je conçus le projet peut-être trop hardi d'en composer quelques-uns ; mais cette tâche me parut si difficile, que, plus d'une fois, je renonçai à mon entreprise. Cependant, animé du désir de leur être utile et agréable, je changeai de projet et

J'essayai de composer des *Fables*, comme étant, selon moi, plus convenables à laisser dans leur jeune cœur des impressions qui pussent plus promptement que les contes, les instruire en les amusant. En effet, la fable est un petit drame dont l'exposition, le nœud et le dénouement sont renfermés dans un cadre tellement restreint, que le sujet mis en action ne fatigue nullement la mémoire de l'enfant. Comme il est naturellement avide de variétés, j'ai pensé que l'apologue pourrait également l'intéresser, mais qu'il devait plutôt être écrit en prose qu'en vers, parce que la versification offre à sa pénétration trop de difficultés, et que l'enfant n'aime point à s'appesantir sur les choses que son imagination ne peut saisir. On doit donc le laisser suivre son penchant naturel ; autrement on courrait risque de lui faire prendre en aversion ce qui, naturellement, devrait le récréer.

Je me croirai amplement dédommagé des peines que ce faible essai m'a coûtées, s'il peut être utile à mes enfants, offrir aux lecteurs quelque intérêt, et mériter leur bienveillance.

Épître dédicatoire à mes enfants

Recevez, aimables Enfants, ce petit recueil de Fables et d'apologues ; c'est le faible essai d'un père qui vous chérit. Son but, dans cet opuscule, est de vous instruire, de former votre cœur, en vous amusant par des fictions et par des fables à la portée de votre jeune âge.

Son vœu serait rempli, si, par cet essai, il pouvait vous inspirer des sentiments de douceur, d'humanité, de bienfaisance, de soumission, de respect, de piété filiale, et graver dans vos jeunes cœurs les principes de la religion, de la morale et de la vertu.

La fauvette et ses petits

Une fauvette avait fait son nid sur un arbre isolé, afin de le soustraire aux regards des passants. Elle y déposa avec sécurité ses œufs, qui, quelque temps après, vinrent à éclore par les soins assidus de cette mère prévoyante. Inquiète sur le sort de ses petits, sans cesse elle s'occupait à leur prodiguer ses soins, afin de les mettre à l'abri de toute espèce de danger. Un jour, les voyant un peu grands, la mère leur tint ce langage : « Mes enfants, leur dit-elle, pendant l'absence que je vais faire, afin de pourvoir à vos besoins, gardez-vous bien de quitter votre nid pour prendre votre essor, car vous ne devez pas encore vous fier à vos forces. » Mais elle n'est pas plus tôt partie, que les oiseaux des environs viennent voltiger et folâtrer autour du nid des petits de la fauvette. Alors, ceux-ci, entraînés par la séduction de ces nouveaux venus, abandonnent aussitôt leur gîte pour les suivre. Mais qu'arriva-

t-il ? ce que la mère avait prévu : les forces de nos petits étourdis leur manquant, ils tombent à terre, sont pris par les passants, et paient bien cher leur désobéissance.

Le premier devoir de l'enfant est d'obéir à son père et à sa mère.

Le corbeau et le rossignol

Un corbeau, par ses croassements, se croyait le premier chanteur des bois. Enorgueilli de son prétendu mérite, il dédaignait un rossignol qui faisait retentir les échos d'alentour de ses chants harmonieux. Un jour ce corbeau présomptueux lui tint ce langage : « Camarade, ton chant, que tu trouves si merveilleux, surpasserait peut-être celui des hôtes de ces bois, si je n'étais là, pour te ravir une telle gloire ; si tu en doutes, choisis un juge : il prononcera sur celui des deux qui charmera davantage. – Très volontiers, répartit le rossignol ; voilà justement deux amateurs qui passent fort à propos, prenons-les pour arbitres. » Aussitôt ce dernier les enchante par son doux ramage ; mais à peine le corbeau a-t-il commencé à se faire entendre, que nos deux juges se hâtent de s'éloigner, en se moquant de son impertinente vanité.

L'ignorant est présomptueux, et ne doute de rien.

Les deux abeilles

Une abeille se reposait dans le calice d'une fleur. Pendant son sommeil, une de ses voisines vient le troubler : « Ma sœur, lui dit-elle, pourquoi, perdez-vous un temps si précieux ? Ignorez-vous que notre premier devoir est le travail. – Moi ? répartit l'abeille encore tout endormie, je ne fais qu'obéir au besoin de la nature. » L'abeille ouvrière, peu satisfaite de ce langage, quitte notre paresseuse pour se livrer à sa besogne ordinaire. Celle-ci, après un long repos, pressée par la faim, vole près de l'abeille industrielle pour lui demander quelques provisions ; mais cette dernière lui répond : « Allez, ma mie, qui dort dîne. »

Rarement, le paresseux trouve secours et protection.

La pie et la domestique

Une pie, aussi vaine que babillarde, était continuellement tourmentée par une domestique acariâtre. Celle-ci, au lieu de réprimer ses mauvais penchants, les fortifiait, en lui apprenant à parler un langage injurieux. La pie, naturellement voleuse, pour mettre à profit les leçons de son institutrice, et se venger d'elle, dérobe à ses maîtres un objet précieux et le cache. Aussitôt ceux-ci accusent leur domestique d'être l'auteur de ce larcin, et la chassent honteusement de leur maison.

Les maux qui nous accablent proviennent souvent d'une mauvaise éducation.

Le gui¹ et l'olivier

Un gui croissait lentement et avec orgueil sur un vieux chêne. Un jour il se plaignit à son voisin, l'olivier, des vicissitudes du sort. « Camarade, lui dit-il, jadis mon espèce vénérée était l'objet d'un culte sacré que les Gaulois me

¹ La recherche du *gui*, plante parasite qui croît sur les arbres, était une fête nationale. Prêtres et peuple se répandaient dans la forêt pour le chercher ; l'avait-on trouvé, on éclatait en cris de joie, on chantait des cantiques. Le supérieur des *druïdes* ou *prêtres* approchait respectueusement de l'arbre, détachait le *gui* avec une serpette d'or, et le laissait tomber sur une nappe neuve de lin qui ne servait plus à aucun usage. La plante desséchée était mise en poudre et distribuée aux dévots comme un antidote sûr contre les maladies et les maléfices. La cérémonie était annoncée par cette formule : *au gui l'an neuf*, qui était criée solennellement, ce qui faisait croire que la fête était destinée à annoncer le commencement de l'année, époque qui a toujours été accompagnée d'allégresse chez tous les peuples. Les *druïdes* recueillaient aussi, pieds nus et en rampant, certaines herbes auxquelles ils attribuaient des propriétés surnaturelles et qu'il fallait arracher et non couper. (*Histoire d'Anquetil*, tom. I^{er}, p. 19.)

rendaient dans certains jours de l'année. Ces peuples n'approchaient qu'avec respect de l'arbre qui me portait, et me cueillaient précieusement pour me rendre les honneurs divins. Aujourd'hui je me vois entièrement abandonné ; car, depuis près de deux mille ans, mon culte a cessé d'exister. — Langage erroné, répond aussitôt l'olivier, car les sacrifices humains offerts en holocauste aux dieux du paganisme, bien loin d'attirer la clémence du Ciel, ne faisaient au contraire que l'irriter. En effet, au grand étonnement de l'univers, cette clémence divine n'a-t-elle pas fait disparaître l'idolâtrie, en envoyant sur la terre le Sauveur du monde, pour éclairer les peuples de son flambeau céleste !...

La vraie religion, seule, triomphe de l'idolâtrie.

Le renard et le léopard

Un renard enviait la peau richement bigarrée d'un léopard. Mes couleurs sont trop saillantes, lui dit celui-ci, elles pourraient bien déjouer tes ruses. Tu devrais rester tel que la nature t'a fait naître ; car, comme sage et prévoyante, elle dispense à chacun ce qui lui convient.

On doit se contenter de ce qu'on a.

La brebis et le buisson

Une brebis poursuivie, demanda passage à un buisson. Celui-ci le lui livra ; mais il s'appropriâ une partie de sa toison.

Un service rendu avec intérêt, perd son prix.

Le chat et le serin

Une vieille fille avait pour compagnie un chat et un serin dont elle raffolait. Un jour, voulant faire connaître la manière dont elle avait élevé ses deux favoris, elle invita quelques commères à être témoins de leur adresse et de leur habileté. D'abord, on présenta le chat qui fit mille jolis petits tours dont la société fut émerveillée ; puis, on fit sortir de sa cage le serin qui voltigea à droite et à gauche ; mais le chat, dont l'exercice avait sans doute aiguisé l'appétit, s'élança sur le docile animal, l'emporta furtivement dans sa retraite, et en fit un repas friand.

Rarement, l'éducation corrige le mauvais naturel.

Le chat, le coq et le limaçon

Un jeune coq présomptueux vantait sans cesse ses exploits et ses qualités brillantes. Un limaçon, témoin de sa sottise vanité, lui conseille de prendre garde à lui, parce qu'un chat à l'affût le guette de près ; mais notre fier animal ne tient aucun compte de cet avertissement. Le chat tout à coup s'élançe avec impétuosité sur le coq, qui, se mettant sur la défensive, oppose à son redoutable adversaire une vigoureuse résistance. Pendant la lutte, le coq intrépide s'échappe des griffes de son ennemi qui, furieux d'avoir manqué sa proie, se disposait à se précipiter sur le limaçon, afin de lui faire payer cher l'avis qu'il venait de donner au coq. Mais le limaçon ne trouve son salut qu'en rentrant humblement dans sa coquille. Peu d'instant après, le coq revient sur le champ de bataille, que le limaçon n'avait point encore quitté. En l'apercevant, il s'écrie : Eh ! comment as-tu pu échapper à la fureur de ce téméraire ? —

En rampant.

*Que de gens n'obtiennent la faveur des
grands, qu'en se courbant devant eux.*

Le courtisan et le brave

Un courtisan assiégeait l'antichambre d'un souverain, pour en obtenir des honneurs et des emplois. Comme titres de recommandation, il présentait avec orgueil ses vieux parchemins de féodalité. Près de ce courtisan était aussi un vieux guerrier couvert de gloire et de blessures qui brigait l'honneur de servir sa patrie. Le monarque vertueux, attentif à la demande de chacun d'eux, accueille avec distinction le brave, mais rejette avec dédain les prétentions du courtisan.

Heureux le prince qui sait apprécier le véritable mérite !

Le lierre et le chêne

Un lierre croissait au pied d'un chêne dont la cime s'élevait majestueusement. À peine avait-il atteint les premières branches de son appui, que le lierre lui conteste les avantages qu'il avait sur lui. Mais le chêne noble et fier dédaigne les tracasseries de son faible agresseur. Avec le temps, lui dit celui-ci, je m'élèverai à ta hauteur ; alors, je serai ton égal. Oui, répond le chêne, mais, à force de ramper autour de moi.

Ramper fait l'espoir de l'ambitieux.

La colombe et le rossignol

Une colombe, orpheline dès ses premiers ans, errait çà et là pour dissiper ses noirs chagrins. Plongée dans de tristes rêveries, elle tombe dans un lacet tendu par un oiseleur perfide. Aussitôt elle jette des cris de détresse, et elle n'espère son salut que de la pitié d'une âme compatissante. Son attente ne fut pas vaine. Non loin de notre captive se promenait une jeune fille douée d'un cœur aussi tendre que généreux ; elle dirige ses pas vers le lieu d'où partent ces cris plaintifs. Elle aperçoit l'intéressante prisonnière, et elle se hâte de la délivrer des nombreux liens dans lesquels elle se débattait vainement. En échange de ce service signalé, la colombe reconnaissante prodigue à sa libératrice mille tendres caresses. Celle-ci, vivement émue, prend sous sa protection notre jolie captive, qui lui promet de lui être constamment fidèle. La bienveillante protectrice donne pour asile à sa protégée une superbe cage

ornée de tous les agréments qui peuvent embellir sa demeure. Chaque jour notre colombe recevait la visite et les caresses des amies de sa bienfaitrice ; rien ne manquait à son bonheur. Mais le sort jaloux de son état prospère envoie près d'elle un jeune téméraire qui vient un instant troubler la paix dont jouissait notre intéressante colombe. Un jour, étalant la blancheur de son plumage aux rayons du soleil, elle fut aperçue d'un rossignol qui aussitôt se passionne pour notre belle captive. Il médite dans sa tête exaltée les moyens de s'en faire aimer, et de la soustraire à son esclavage. Dès les premiers jours du printemps, ce dieu du chant voltige sans cesse autour de sa demeure, et termine toujours ses courses aériennes par se percher sur le sommet d'un arbre peu éloigné d'elle, afin de lui faire entendre ses chants mélodieux. Son gosier flexible modulait sa voix avec un charme qui la ravissait ; la voyant émue, il lui adresse ce langage : « Ah ! chère colombe, pour toi seule je veux charmer les échos ; viens, je désire unir ma destinée à la tienne, et te faire connaître les douceurs de l'amitié qui manquent à ton

bonheur ; consens-y, et je te délivre à l'instant. Mon vœu le plus ardent est que tu sois à jamais ma compagne chérie. Je ne puis, répond la douce colombe, trahir mes premiers serments ; j'ai juré d'être fidèle à ma bienfaitrice, et je ne veux point être parjure. Cette réponse navre le cœur du rossignol désappointé, sans cependant le faire renoncer à son projet. Chaque jour il emploie tous les moyens de séduction, pour triompher des rigueurs de sa belle. Un jour, par hasard, un chasseur, passant près de lui, l'aperçut s'élançant sur le balcon de la sensible colombe. Il l'ajusta et l'étendit mort aux yeux de sa douce amie qui, affligée d'une fin si malheureuse, ne trouva de consolation que dans le bonheur d'avoir rempli son devoir.

La jeunesse présomptueuse et imprudente paye souvent cher sa tentative de séduction.

Le loup et la brebis

Jadis un loup adroit avait fait maintes captures. Fier de ses nombreux larcins, il avait donné quelques faibles secours à une pauvre brebis. Lorsque celle-ci fut dans l'aisance, ce loup avide de butin médita le moyen de se les faire restituer avec intérêt. Pour cet effet, il consulta un vieux renard habile dans la chicane. Celui-ci, dans l'espoir d'en tirer un salaire, trouve le point de fait et le point de droit parfaitement établis. Le loup, pour colorer son insigne mauvaise foi, et voulant paraître généreux, se relâche de ses prétentions : il réduit à un tiers sa demande qui est aussitôt acceptée par la brebis, de peur qu'il ne lui en coûte beaucoup plus cher, si elle ne souscrit pas à sa volonté.

Avec un fripon, un mauvais arrangement vaut toujours mieux qu'un procès.

Le rosier et le papillon

Un rosier portait au revers d'une de ses branches une coque qui renfermait un papillon d'une espèce rare. Un des beaux jours d'été, il perça sa triste demeure pour jouir des bienfaits de la nature. Tout humide à sa sortie, il se traîne, tremblant, et cherche à fortifier sa frêle constitution pour prendre son essor. Aussitôt le rosier lui donne cet avis : « Comme ton soutien, je crois avoir quelques droits à ta reconnaissance, parce que j'ai pris soin de te conserver pendant tout le temps que toi et ton enveloppe étiez attachés à mon écorce. Aussi, j'ose espérer que, quelquefois, tu viendras embellir de ta présence l'éclat de mes roses. Alors je t'apprendrai à éviter les écueils de ta vie, contre lesquels ma longue expérience me met souvent en garde. Le papillon lui promet monts et merveilles ; mais il n'a pas plus tôt acquis ses forces, qu'il prend son vol, et qu'il va folâtrer dans les jardins émaillés de

fleurs. Mais qu'arrive-t-il ? que notre papillon, aussi léger que téméraire, tombe dans le filet d'un jeune écolier dont il devient le prisonnier.

Souvent la légèreté nous fait oublier les devoirs de la reconnaissance, et nous expose à bien des dangers, en négligeant les sages conseils.

Le paon et le linot

Un paon et un linot habitaient la même maison. Tous deux y recevaient des soins assidus. Le premier faisait l'ornement de la basse-cour, l'autre, l'agrément de son maître. Ces deux protégés furent d'abord amis, puis, jaloux. Le paon, enorgueilli de magnificence et de l'éclat de son plumage, se regardait comme le phénix des oiseaux. Modeste de son naturel, le linot charmait les échos d'alentour par son doux ramage qui ravissait le paon lui-même. Enfin, un jour le maître de ces deux oiseaux rivaux, tombe malade ; les cris perçants du paon l'importunent à un point tel, qu'il ne peut prendre aucun repos : que fait-il ? il le donne au premier venu, sans s'inquiéter même de son avenir ; au contraire, il prodigue au linot mille caresses, comme pour le remercier et le féliciter de sa douce mélodie qui porte le calme et la tranquillité dans son âme.

Tôt ou tard le sot est banni de la société, au lieu que le véritable talent y trouve toujours asile et protection.

Les loups et le conducteur

Un jour, dans un village se répandit une grande terreur causée par une bande nombreuse de loups affamés qui erraient çà et là pour se procurer de quoi assouvir leur faim dévorante. Dans leur course, tout disparaît, hommes, femmes, enfants. Les habitants, justement alarmés, s'empressent de se mettre, eux et leur bétail, en lieu de sûreté. Qu'arrive-t-il ? Privés de toute espèce de ressource, nos loups s'assemblent et tiennent conseil pour se soustraire à une mort certaine. Une grange isolée leur sert de salle de conseil. Tous s'y précipitent ; un président est élu, et la séance est ouverte. La faim se faisant sentir de plus en plus, divers moyens sont présentés, mais aucun d'eux n'offre un résultat favorable. Enfin, un des membres, plus avisé que les autres, demande la parole et s'exprime en ces termes : « Nobles et illustres représentants, la nature ne nous a-t-elle pas doués d'une force

meurtrière, qui répand l'effroi parmi nos ennemis les plus redoutables ? Je crois que pour parvenir à notre but, nous devrions nous tenir en embuscade près des grandes routes pour y guetter mieux à notre aise les passants. » Aussitôt l'assemblée adopte avec transport les moyens de salut proposés par l'orateur. Tout à coup nos loups se dirigent vers une grande route, s'y postent de distance en distance pour sacrifier à leur fureur les premières victimes qui s'y présenteraient. De loin, ils aperçoivent une diligence ; ils se disposent à l'attaquer, et la cernent de toutes parts¹. Le conducteur, saisi d'effroi à l'aspect de ces animaux féroces, cherche les moyens d'échapper à leur fureur. Il monte sur l'impériale, se saisit des pâtés et des dindes truffés destinés à couvrir la table de nos nouveaux Lucullus, et les jette à ces animaux voraces. Aussitôt les loups se précipitent sur ces morceaux délicats, et n'en laissent ni cuisse ni aile. Par ce moyen, le conducteur échappe, ainsi que les voyageurs, à une mort presque certaine.

¹ Ce fait est arrivé pendant le long hiver de 1829.

La ruse et la prudence sont souvent préférables à la force.

La tortue, le limaçon et l'aigle

Une tortue qui habitait une caverne n'en sortait que pour répandre l'effroi dans les environs. Un jour, sur son passage, elle rencontra un limaçon qu'elle voulut immoler à sa fureur. Mais celui-ci osa lui résister. Quoi ! lui dit la tortue indignée, ignores-tu, chétive créature, que, par ma forme indestructible, je brave tous les efforts humains ? Pendant ce langage présomptueux, un aigle qui, dans sa course rapide, aperçoit l'orgueilleuse tortue, fond sur elle avec impétuosité, l'emporte dans ses serres à une hauteur prodigieuse, et la laisse tomber sur un rocher. Alors la tortue se brise, éclate en plusieurs morceaux, et devient ainsi la proie de l'aigle.

Ne vous prévaliez jamais de votre supériorité.

Le cheval et l'âne

Un cheval et un âne avaient tous deux le même maître. L'âne supportait avec résignation les caprices du sort. Continuellement harassé de fatigue, il n'en recevait pour prix que les traitements les plus cruels ; au contraire, le cheval, son compagnon, était traité avec toutes sortes d'égards. Un jour l'âne, dans son désespoir, se plaint au cheval en ces termes : « Ami, si, comme toi, je ne jouis pas des mêmes faveurs de notre maître, c'est parce que tu es plus fort et plus alerte que moi. – Faibles avantages, ajoute l'âne, qui ne flattent que la vanité et l'orgueil de l'ambitieux. » Tout à coup survient le maître qui, le bâton à la main, interrompt notre éloquent baudet, et lui ordonne de reprendre son travail habituel. Aussitôt notre humble animal obéit sans mot dire.

Un jour, le maître, forcé par les circonstances,

vendit son cheval. Alors il garda l'âne pour l'aider dans ses pénibles travaux, et il lui fit subir un sort beaucoup plus doux qu'auparavant.

Souvent les choses qu'on dédaigne dans la prospérité, nous deviennent d'un grand prix dans la médiocrité.

Le financier et le pauvre

Depuis nombre d'années, un financier entassait or sur or. Un jour, tourmenté du retard que mettait un de ses fermiers à lui payer un semestre échu, notre harpagon se leva de grand matin, et se mit en route pour aller le recevoir. Chemin faisant, il rencontra un pauvre encore dans la vigueur de l'âge, qui, après lui avoir exposé son infortune, le supplia de soulager sa misère. Retire-toi, lui répond l'inexorable financier ; la paresse est la cause de tes maux ! À ce reproche inhumain, ce malheureux, navré de douleur, s'éloigne en déplorant son sort. Un instant après, il entend des cris perçants : ce sont ceux du financier qui, attaqué par un loup affamé, est près de devenir la proie de sa voracité. Aussitôt il vole au secours de cet égoïste, l'arrache des dents meurtrières de cet animal furieux, et le soustrait ainsi à une mort certaine.

*Faire le bien pour le mal est le fait d'une belle
âme.*

Le seigneur et les villageois

De retour d'un long exil, un vieux seigneur, entiché de ses préjugés de féodalité, regardait avec dédain les bons villageois de son canton. Il ne voyait dans cette classe laborieuse que des vassaux soumis à sa domination ; impérieux et hautain, le despotisme seul lui paraissait naturel. Il survint une année de disette qui se fit sentir au loin, et notre prétendu seigneur suzerain en éprouva lui-même les effets rigoureux. Bientôt lui et les siens se virent exposés aux horreurs de la famine. Dans cet état de détresse, il veut réclamer la dîme aux habitants de son village, comme lui appartenant, disait-il, depuis un temps très reculé. Pour assurer ses droits, il consulte un seigneur voisin sur ses projets de suzeraineté ; mais celui-ci, plus conforme à l'esprit du siècle, le dissuade d'une démarche aussi imprudente. Les bons villageois, touchés du sort de ce seigneur si fier de sa noblesse, s'empressent à

l'envi de lui offrir, non à titre de redevance, mais à titre de service, les secours dont il peut avoir besoin.

Souvent l'orgueil et la vanité se trouvent humiliés par la générosité.

L'éteignoir et le soleil

Un éteignoir, ennemi déclaré de la lumière, se trouva un jour dans un cercle nombreux. L'amour-propre et l'orgueil faisaient toute sa science. Aussi s'efforçait-il de captiver l'assemblée, en cachant sous le cliquetis du style l'indigence de ses pensées. Par hasard, dans un coin du salon se trouvait le soleil qui, indigné du faux éclat dont voulait éblouir l'éteignoir, lance un de ses rayons qui fait jaillir la lumière la plus vive ; et éclipse aussitôt l'éteignoir confus.

Les sots sont ennemis des lumières.

Le lynx et le vautour

Fier des avantages dont il se croyait favorisé par la nature, un lynx dédaignait tous les animaux qu'il rencontrait. Un vautour, qui sans cesse voltigeait autour de lui, cherchait l'occasion d'en faire sa proie. Nos deux rivaux, quoique d'une espèce différente, avaient cependant le même caractère de voracité, et l'un et l'autre se convoitaient tacitement. « Camarade, dit le lynx au vautour, je te défie de voir, comme moi, à la distance la plus éloignée, car ma vue pénètre les corps même les plus opaques. – Seigneur, répond avec humilité le vautour, je ne conteste point votre mérite ; mais cependant je crois pouvoir vous égaler dans un autre genre ; car je m'élève jusqu'aux cieux, et si vous voulez vous en convaincre, indiquez vous-même le lieu de départ. » Le lynx monte avec rapidité à la cime de l'arbre le plus élevé, afin de saisir avec ses dents meurtrières l'audacieux vautour. Celui-ci,

prenant son essor, s'élance dans les airs, et arrive bientôt au dessus du lynx étonné, qui l'engage amicalement à venir se reposer auprès de lui, afin de reprendre haleine. Mais le vautour, pour toute réponse à cette invitation, fond avec impétuosité sur le lynx, qui, perdant son équilibre, tombe et se tue. Alors le vautour se saisit de sa proie, l'emporte dans le trou d'un vieux rocher où il dévore à son aise l'animal présomptueux.

Souvent on est victime d'une réputation usurpée.

Les deux ruisseaux

Deux ruisseaux parcouraient la plaine. « Ah ! dit l'un, si nous réunissions nos eaux, nous ferions une rivière ! – Certainement, répartit le plus sage ; mais les hommes s'en empareraient, et nous emploieraient peut-être à de vils usages. Adieu, alors, nos bords fleuris et nos douces retraites !

*Pour garder ta liberté et pour être heureux,
vis obscur.*

Le lion et les animaux

Un lion, à son avènement au trône, avait juré à ses sujets de les bien gouverner. Une fois consolidé au pouvoir, il les accabla du despotisme le plus révoltant. Les animaux soumis à son empire, irrités de la violation de leurs droits, font un appel à tous les mécontents, pour défendre leur liberté opprimée. À ce mot si cher, les animaux accourent de toutes parts, fondent avec impétuosité sur ce lion parjure, qui périt victime de sa tyrannie.

Tôt ou tard la liberté triomphe du despotisme.

La mouche et l'abeille

Un jour, une mouche égarée par la tempête, cherchait un gîte pour se mettre à l'abri. Sur son chemin, elle aperçoit une ruche ; elle va pour s'y réfugier ; mais une abeille l'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ? – Amie, lui répond la mouche, permettez-moi de me reposer un instant dans votre habitation ? – Nenni ! répartit l'abeille ; nous ne recevons point ici d'étrangers, de peur qu'ils n'apportent la discorde parmi nous. »

Pour vivre heureux, imitez la prudente abeille.

Les poules et le coq

Des poules réunies en grand nombre dans une basse-cour, s'en disputaient le meilleur endroit. Pour cet effet, elles se divisèrent en deux troupes, afin de décider par un combat de leur différend. Un coq, spectateur de la querelle, se mit à la tête du parti le plus faible, et dirigea la troupe avec autant d'intrépidité que de prudence. Pendant l'action, le coq, par sa vaillance, redouble l'enthousiasme des combattantes. Aussitôt celles-ci, maîtresses du champ de bataille, proclament le coq leur libérateur, et le choisissent pour l'emblème de leur victoire.

La prudence, unie à la valeur, supplée à la force.

Les fleurs et les zéphyr

Un jour, des fleurs cherchèrent querelle aux zéphyr ; alors ceux-ci cessèrent de leur prodiguer leurs caresses. Ces fleurs, ainsi privées de la fraîcheur du jour, se fanent, se dessèchent et meurent.

On doit toujours ménager son protecteur.

L'aigle et le coq

Un aigle, proscrit, errant depuis longtemps, aperçut un jour avec bien de la surprise, sur les armes d'un grand peuple, le coq gaulois qui le remplaçait. « Camarade, lui dit-il, par quel hasard te trouves-tu aujourd'hui sur les anciens trophées de notre gloire ? – Pendant ton absence, répartit le coq, les lys ont pris ta place, mais l'intrépidité et le courage les ont anéantis, et m'ont perché ici au nom de la liberté, comme l'emblème de la surveillance. Nos deux oiseaux, animés de la même gloire, se félicitent et jurent de s'unir pour toujours à la cause sacrée de la patrie.

L'union fait la force des empires.

La rose et le ruisseau

Une rose embellissait les bords fleuris d'un ruisseau. Fière de son éclat et de sa beauté, elle s'admirait au reflet de l'eau vive et limpide qui serpentait avec un doux murmure. Les caresses du zéphyr détachaient légèrement les brillantes pétales de cette rose, et emportaient au loin les débris de sa parure.

Ainsi, la beauté est passagère : y attacher du prix, c'est frivolité.

La taupe et les deux souris

Une taupe, en se promenant aux environs de sa retraite, aperçut un jour deux souris qui parcouraient les champs. « Amies, leur dit-elle, où allez-vous si lestement ? – Nous regagnons, répartirent les deux voyageuses, chacune notre logis. – Je vous préviens, ajouta la taupe, du péril qui vous menace, si vous poursuivez votre route. Sans doute, vous ignorez que ce pays est infesté de vos plus cruels ennemis ? Pour vous épargner quelque malencontre, venez avec moi dans mes galeries souterraines ; vous pourrez y attendre en sûreté le moment favorable pour continuer votre chemin. » L'une d'elles, plus étourdie que l'autre, répartit vivement : Comme notre vie solitaire ressemble à la vôtre, nous n'avons rien à craindre. Moi, habitante des champs, et ma camarade, des bois, nous sommes à l'abri de nos ennemis. » Pendant que notre commère discourait ainsi, un chat, à l'affût, se jette sur cette dernière,

et la croque sans pitié. L'autre s'enfuit à la hâte dans un bois, où elle devient aussitôt la proie d'une belette.

Toujours on doit écouter les sages conseils.

La fauvette

Une fauvette blâmait ses compagnons d'avoir prêté une oreille trop complaisante à de jeunes téméraires qui journellement, se livraient aux charmes de la séduction. Ainsi raisonnait-elle : « Il faut convenir que la jeunesse est bien imprudente de méconnaître ses premiers devoirs. Il leur faudrait, ajouta-t-elle, mon expérience, pour les diriger dans leur conduite. » Comme notre moraliste discourait ainsi, elle aperçoit dans les airs un oiseau d'une rare beauté qui dirige vers elle son vol rapide. Celle-ci, à son approche, se sent émue ; l'étranger, qui s'en aperçoit, lui tient ce langage : « Aimable fauvette, vous qui, par votre touchante harmonie, charmez tous les cœurs, oserais-je vous demander l'hospitalité ? » D'abord, elle fait la mijaurée ; puis, après certaines simagrées, elle consent à habiter avec lui sous le même toit. Mais bientôt nos deux volages s'oublient l'un et l'autre, et la fauvette

encourt elle-même le blâme qu'un instant
auparavant elle déversait sur ses compagnes.

*Soyez indulgent pour les autres, si vous voulez
qu'on le soit pour vous.*

Réunion des oiseaux

Dans un des beaux jours du printemps, des oiseaux réunis vantaient la flexibilité de leur gosier. « Rien, dit l'un d'eux, n'égale l'accord pur et mélodieux de nos accents. » À ce langage plein de jactance, succèdent le doux ramage de la linotte plaintive, et celui de la tendre philomèle. Alors nos oiseaux, honteux de leur sottise vanité, se trouvent forcés de reconnaître leur infériorité, et de rendre hommage au mérite.

Souvent le présomptueux se trouve obligé d'avouer lui-même sa défaite.

La mouche et l'araignée

Un jour, une mouche se prit dans le filet d'une araignée. Celle-ci, de sa retraite, fondit sur sa prisonnière, et s'en empara. « Arrête, barbare, lui dit la mouche, pourquoi veux-tu détruire mon existence ? Elle ne compromet nullement la tienne. – Téméraire ! que fais-tu ici ? lui répond l'araignée ; malheur aux gens de ton espèce qui osent troubler mon repos !... » Aussitôt elle l'immole à sa vengeance.

Le tyran, seul, triomphe par la force.

Le sou et la pièce d'argent

Un jour, un sou se trouva avec une pièce d'argent. Celle-ci, fière de son éclat, lui reprocha son peu de valeur. « Pourquoi portes-tu sur moi un regard dédaigneux ? répartit le sou. Ignores-tu que si tu sers à flatter l'orgueil et l'ambition des grands, moi, je soulage l'infortune. » Le hasard voulut qu'on présentât nos deux pièces pour faire un appoint ; mais qu'arriva-t-il ? le sou fut reconnu vrai, la pièce d'argent fausse, et, comme telle, fut refusée.

Le vrai mérite ne se trouve pas toujours sous l'habit doré.

La rose

Une rose, exposée aux intempéries d'une saison rigoureuse, déplorait son sort. Une jeune fille qui la contemplait, touchée de ses plaintes, lui dit : « Charmante rose, je vais l'adoucir. » Aussitôt, elle la sépare de sa tige, l'emporte et la dépose dans un vase ; mais son bonheur fut de courte durée, car elle perdit sa fraîcheur, et elle mourut.

On doit se contenter de son sort.

La lorgnette

Un jeune écolier s'amusait un jour à regarder à travers une lorgnette : Comme ces hommes me paraissent grands, dit-il à son précepteur ; retourne la lorgnette, lui répondit celui-ci, tu les verras tels qu'ils sont.

Ne vous laissez jamais séduire par l'illusion.

L'âne et le renard

Un âne, bel esprit, s'extasiait sur les avantages dont la nature l'avait doué. « Au chien, dit-il, elle a donné l'odorat, à l'aigle la vue, à l'homme, le toucher, et à mon espèce, une ouïe très subtile. – C'est bien dommage, dit malignement un renard qui écoutait cette jactance, qu'à une si précieuse qualité, s'attache le ridicule. » L'âne lui répondit : « Je ne comprends rien à ton langage. – Mais, lui répliqua le renard, ce n'est pourtant pas faute d'oreilles. »

Souvent le présomptueux se croit un grand personnage.

Le dogue, le loup et l'agneau

Un jour un dogue se jouait avec un agneau. Quelle honte de folâtrer ainsi, s'écria un loup qui était présent, pour un chien d'une telle stature ! Dans ce jeu, lui répondit le dogue, je ne vois rien que d'innocent. Il n'y aurait de déshonneur pour moi que si je faisais valoir ma supériorité pour abuser de la faiblesse. En parlant ainsi, il se jette sur le loup et le met en pièces.

Souvent on paye cher un reproche indiscret.

Le chêne et le pommier

Un chêne se targuait d'orgueil de ce que, dans son tronc creux, un essaim d'abeilles avait déposé son miel. Sotte vanité, s'écria un pommier qui l'entendit, tes glands en sont-ils moins âpres ? Alors, le chêne confus, n'osa répondre.

Le sot comblé des faveurs de la fortune, en a-t-il plus de mérite ?

Les deux sangliers

Deux sangliers, appartenant au même maître, cherchaient leur nourriture dans du fumier. L'un d'eux y trouva un diamant d'un grand prix. Part à nous deux, répartit l'autre. Très volontiers, répondit le premier ; mais celui-ci s'en saisit, et l'avale aussitôt. Le maître, témoin de cette astuce, fait tuer le possesseur du diamant, et s'en empare.

Tôt ou tard le fripon paye cher sa mauvaise foi.

Les deux tourterelles

Deux tourterelles, modèles d'amour et de tendresse, coulaient des jours heureux et tranquilles dans le berceau qui les avait vues naître. Cet asile solitaire les préservait des attaques de leurs ennemis, et répandait autour d'elles ce calme mélancolique, si parfaitement en harmonie avec leur cœur. Rien jusqu'alors, n'avait troublé leur paisible repos ; mais, qui peut se flatter d'un bonheur constant !

Pendant l'été, nos deux jeunes imprévoyantes, n'ayant fait aucune provision, se trouvèrent surprises par un hiver rigoureux qui déploya son manteau de glace sur la riante nature, et qui détruisit toutes les ressources de la vie. Exposées aux horreurs de la famine, elles étaient près de succomber au péril qui les menaçait, lorsque l'une d'elles, inquiète, plus sur le sort de sa compagne que sur le sien, conçut l'heureux projet

de subvenir à leur mutuelle existence. Reste ici, lui dit-elle, je vais tenter les hasards d'un voyage, qui, peut-être, mettra nos jours en sûreté. Aussitôt, notre intrépide voyageuse prend son essor, plane dans les airs, et laisse loin d'elle son arbre protecteur. Épuisée de fatigue, elle descend à terre, où elle trouve de quoi réparer ses forces ; mais, hélas ! notre infortunée tombe dans les filets d'un oiseleur. Elle s'agite, elle bat des ailes pour sortir de sa captivité ; vains efforts ! elle fait entendre au loin ses cris plaintifs. Le silence de la mort seul, répond à ses gémissements. Au moment où tout espoir semble lui être ravi, elle aperçoit un oiseau qui fend la nue, et qui précipite son vol vers elle ; son cœur bat, une douce émotion l'agite ; c'est sa fidèle amie qui, depuis son départ, n'a joui d'aucun repos. Mais quels moyens employer pour délivrer son imprudente compagne ! Alors, toutes deux réunissent leurs efforts, et, avec leur bec anguleux, brisent les réseaux qui la retenaient captive. Aussitôt, elles fuient à tire-d'ailes, font retentir l'air de cris d'allégresse, et regagnent leur première retraite, où elles jurent de ne plus désormais se séparer.

Deux véritables amis ne forment qu'un seul et même cœur.

Cet ouvrage est le 1182^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.